

le fait, nous nous étions habitués à la vue de l'eau, au contact des rivières, des appels, des babils, des injectives, des avertissements, des râles d'agonies ou d'extases surrérés, roucoulés, stridulés, aboyés, hurlés par une autre jungle qui s'éveille...

1- Forêt périodiquement inondée.

Sales bêtes ! I

Réserve naturelle Pacaya-Samiria, Pérou - Décembre 2004

Cette nuit, pendant notre sommeil, Valeriano est parti pêcher des piranhas. Au réveil, je découvre ses prises étendues sur le sol. De la taille d'une soucoupe, je les observe à distance respectueuse, me méfiant des blessures que peuvent infliger ces carnassiers dans leurs ultimes convulsions et je ne consens à les approcher qu'une fois proprement écaillées et vidées. Avec une joie toute naturaliste, je découvre, admiratif, la double rangée de petits triangles acérés qui orne la gueule de ces animaux. Désireux d'en éprouver le tranchant, je passe mon index sur les dents d'un des cadavres.

Et là : clac !

Dans une ultime réaction d'orgueil, l'ostéicien moribond, aguiché par ce stimulus venu d'outre-tombe, referme ses mâchoires sur la pulpe juteuse de mon doigt. En un quart de seconde, l'information arrive au cerveau du vertébré (supposé) supérieur (moi). Elle est traitée, analysée, soumise au doute pascalien, validée malgré son caractère peu vraisemblable - ah, le triomphe des sens sur la raison ! - et donne lieu à une réaction (supposée) adaptée de la part de la victime (toujours moi) : mouvements saccadés du poignet pour se défaire de la bestiole à la manière d'un bout de scotch, le tout accompagné de sautilllements et de cris plaintifs (le aie ! aie ! aie ! *).

La chorégraphie est aussi élégante qu'inefficace.

C'est Valeriano qui me délivre du mal. Pragmatique, il achève d'achever la bête d'un grand coup de massue sur le cornet, l'envoyant définitivement valdinguer dans les airs et dans l'autre monde. Je n'ai plus qu'à constater les dégâts : il s'en est fallu d'un lambeau que le doigt ne soit proprement poinçonné ! Valeriano met end une vieille bande de T-shirt crasseux pour étancher l'hémorragie. Déclinant l'offre, je ne manque toutefois pas de remercier mon sauveur avant de m'éclipser.

Je rejoins Cathy pour me faire poser un pansement stérile. Bien que surprise au réveil, celle-ci réagit avec célérité. Elle fait même preuve d'un certain esprit d'à propos lorsque, mise au courant des événements, elle s'interroge : * Mais, des dents pareilles, ça ne leur fait pas mal à ces animaux ? ! *

Je n'ai pas encore obtenu le petit bijou que j'ai promis à Cathy. Je n'ai pas fait le récit de ma mésaventure à qui veut bien l'entendre. Je m'apprête à mimer mon geste malheureux avec la bouche du poisson étalé dans le plat quand, soudain, je suspends mon doigt. Le carnassier aurait-il bougé ? Ses mâchoires auraient-elles frémé ? Non, c'est moi : je n'ose approcher mon index de la gueule du macchabée. Une peur irraisonnée m'en empêche, plus forte que la certitude de savoir la créature définitivement hors d'état de nuire. Je suis bel et bien traumatisé !

Sales bêtes ! II

Réserve naturelle Pacaya-Samiria, Pérou - Décembre 2004

Pour exorciser le mal, je m'en vais pêcher ; rien de tel qu'une catharsis par la torture pour soulager son homme ! Le premier qui tombe mourra pour les autres : il connaîtra une mort lente et bien moyennagée !

Au bout d'une heure, toujours rien.

En revanche, à côté de moi, Pedro sort un énorme piranha, large comme un frisbee, avec une gueule comme un piège à loup. Un frisson glacé me parcourt l'échine : je songe à ce que j'aurais perdu dans l'affaire - une phalange ? un doigt ? - si je m'étais mis à jouer les médecins légistes avec ce monstre-là !

Cependant, une touche m'arrache à mes pensées morbides. D'un coup sec, je ramène une sorte de gros goujon rosâtre sur la berge. En voulant le saisir, je manque de peu m'empaler le majeur sur les robustes piquants qui bardent ses nageoires pectorales. Je parviens à décrocher le poisson avec mille précautions puis le présente à Valeriano en vue d'une expertise culinaire. Celui-ci confirme la comestibilité de l'animal et, dans un grand sourire, ajoute :

- Il a du venin dans ses épines. Très douloureux s'il te pique !

- Ah...

Pas découragé, je retourne au bord de l'eau, bien décidé à en remonter à toute la poignée du rio, fut-elle à dents, à griffes ou à aiguillons... Jusqu'à ce qu'en changeant d'appât, je sente mon pouce empalé par l'ameçon. Il y a des jours où il vaut mieux ne pas insister...

Deux jours plus tard, je m'empare d'un petit lézard dans la jungle. Alors que j'exhibe fièrement le frêle saurien devant Cathy et Valeriano, ce dernier me montre une petite pointe osseuse dissimulée dans l'extrémité de la queue. Puis il ajoute dans un grand sourire :

- Il a du venin dans son dard. Très douloureux s'il te pique !

- Ah...

A partir de ce moment, je promets de ne plus toucher à rien.